

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Leonard Cohen, C.S. Richardson, Bill Gaston

Hélène Rioux

Number 128, Winter 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36797ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rioux, H. (2007). Review of [Leonard Cohen, C.S. Richardson, Bill Gaston].
Lettres québécoises, (128), 25–26.



Leonard Cohen, *Livre du constant désir*
(traduit de l'anglais par Michel Garneau),
Montréal, l'Hexagone, 2007, 256 p., 27,95 \$.

Voix qui enchante

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais la voix de Leonard Cohen m'enchanté, et ce, depuis longtemps.

Depuis toujours, pourrait-on dire, car elle semble exister de toute éternité. Elle enchante, console, rassure et réconcilie. En vérité, elle accompagne. Berce, pose des questions, suggère des réponses. *Le Livre du constant désir* — en anglais, *Book of Longing* —, traduit par Michel Garneau, m'a fait presque le même effet. Pour tout dire, j'avais l'impression d'entendre la voix de Cohen, constante, oui, à l'arrière-plan. Grave, mélancolique — on connaît bien cette mélancolie —, ironique parfois.

Grave, c'est, par exemple, quand l'auteur constate :

*inquiet
bien sûr
vaincu
bien sûr
vieux
bien sûr
reconnaissant
bien sûr
depuis que
le paysage
s'est dissout. (p. 208)*



Car la vieillesse est un thème qui revient souvent. Sans amertume cependant. « Je suis vieux mais je n'ai pas de regret, dit-il encore. Même si je suis en colère et seul / et rempli de peur et de désir. » (p. 128) Pas de regrets, mais que de souvenirs. Les femmes aimées, les conversations, l'amitié, le vin, les cigarettes — il parle souvent de cigarettes. Il parle aussi de Dieu, qu'il écrit D- u, et de sexe, qu'il écrit s- -e. L'un et l'autre avec une pudeur touchante.

La voix devient mélancolique dans le poème « La télécommande » : « Je pense souvent à toi / quand je suis couché tout seul / dans ma chambre la bouche / ouverte et la télécommande égarée / quelque part dans le lit. » (p. 105) Et ironique dans « La question de Layton » : « Toujours après que je lui ai dit / ce que j'ai l'intention de faire ensuite / Layton s'enquiert solennellement : / Leonard es-tu certain / de prendre la mauvaise décision ? » (p. 95)

Tout le livre est comme ça, une voix qui chante et qui enchante. Recueil de poèmes écrits à différentes époques, de chansons, de pensées éparées, de réminiscences,



de textes en prose, le tout illustré de dessins à la plume de l'auteur — visages de femme et autoportraits sans complaisance —, *le Livre du constant désir* se lit comme une sorte de bilan. Ou comme une quête jamais terminée. À la fois plein d'angoisse et de sérénité. On peut l'ouvrir à n'importe quelle page, savourer un passage, fermer les yeux. La voix s'attardera dans notre tête. « Tu peux recommencer à fumer, / et ce qui est nommé "ta vie" / et ce qui est nommé "ta mort" / tu peux les regarder » (p. 202).

Dans un feuillet qui accompagne la traduction, Michel Garneau nous confie avoir abordé ce travail avec appréhension. « Traduire, c'est difficile, dit-il. On ne se lève pas en disant / *bé que ça me tente de traduire.* » « J'ai fait de mon mieux, conclut-il plus loin. J'ai traduit Leonard / parce qu'il me l'a demandé / c'est un honneur / ce fut un plaisir. »

Un plaisir authentique pour le lecteur aussi. On le reçoit comme un cadeau. On a envie de dire merci.



CS Richardson, *La fin de l'alphabet*
(traduit de l'anglais par Sophie Voillot),
Québec, Alto, 2007, 150 p., 19,95 \$.

Voix grave et légère

La mort est un sujet grave. Est-ce alors possible d'en parler légèrement ?

CS Richardson y est presque parvenu. Non pas que son roman, *La fin de l'alphabet*, soit léger. Loin de là. Mais le ton évoque malgré tout quelque chose de la légèreté — tendresse, fantaisie, une touche de désinvolture.



CS RICHARDSON

Voyons de quoi il retourne. Quand le livre commence, Ambroise Zéphyr, un homme sans rien de vraiment particulier, vient d'apprendre qu'il est atteint d'une maladie incurable — jamais nommée, mais c'est sans importance — et qu'il n'a plus que trente jours à vivre. Guère réjouissant comme perspective. Surtout que cet Ambroise se révèle d'entrée de jeu un personnage plutôt sympathique, menant « avec sa femme, dans une maison victorienne bourrée de livres, une vie calme, satisfaite et pratiquement dépourvue d'extravagances ». (p. 17) « Quand quelqu'un entrain dans la pièce, il se levait. Il marchait du bon côté du trottoir. Il ouvrait toujours la porte pour sa femme d'abord. » (p. 18) Il adore sa femme, fait bien son travail de rédacteur, est apprécié de ses collègues. Un bon gars, quoi ! Mais voilà, la mort prend les bons autant que les méchants.

Il ne lui reste donc plus qu'un petit mois. Et tant de choses à faire, tant de désirs à réaliser.

Il ne veut plus perdre un seul instant. Il entraîne alors sa femme Zip, plus exactement Zappora Ashkenazi — comme son envers, son reflet dans le miroir —, dans un voyage fou, suivant les lettres de l'alphabet, A pour Amsterdam où il veut voir un tableau, B pour Berlin la barbare, C pour Chartres et sa cathédrale, et d'autres lieux encore, Florence, Haïfa, Istanbul, en train, en avion, en autocar. À bout de souffle jusqu'à la lettre Z. Se rendront-ils au bout de l'alphabet? Les lettres seront-elles toujours des lieux? Sinon, elles seront peut-être « T comme terreur. D comme désespoir. » (p. 69)



« Pourquoi moi? » se demande Ambroise. Vers le milieu du livre, l'histoire d'un chameau est racontée, proposant un genre de réponse à la question qui n'en a jamais eue. Ce chameau avait vu le jour dans le Sinaï, avait plus tard voyagé d'Alexandrie à Tripoli, puis travaillé sur le circuit lucratif d'Assouan, avait pris sa retraite à trente ans, et terminé paisiblement à quarante ans ses jours de chameau, emportant l'image des jeunes chamelles du marché de Birqash. « Étripé puis dépouillé, il nourrit pendant sept jours son maître et sa famille, ses cousins, ses voisins. Sa peau est vendue un bon prix au bazar... » Dans une autre vie, ce chameau avait été un homme, comme Ambroise deviendra chameau dans une incarnation future. « Tu veux savoir pourquoi? Il n'y a pas de pourquoi, m'sieur Zéphyr. Ce n'est qu'une histoire. La vie continue. La mort continue. » (p. 97)

Un livre sur la mort, oui, mais plus encore sur l'amour et sur la beauté du monde. Sensible, poétique, intelligent. Un premier roman on ne peut plus prometteur.

Sophie Voillot, qui a remporté le prix de traduction du Gouverneur général en 2006 pour *Un jardin de papier*, nous livre encore une fois une traduction impeccable.

☆☆☆

Bill Gaston, *Mont Désirs*
(traduit de l'anglais par Yvan Steenhout).
Lachine, La Pleine lune, 2007, 256 p., 25,95 \$.

Voix rugueuse

Bill Gaston nous décrit un monde à la dérive.

Une femme paumée déboule dans un terrain de camping; un jeune héroïnomane se réfugie chez son oncle pour entreprendre une cure de désintoxication; un ex-enrôlé volontaire au Viêt-nam, réduit à l'état de légume, est soigné par des infirmiers asiatiques; un mythomane se prend pour le fils de Malcolm Lowry; un dégustateur de bière et de vin se meurt d'une cirrhose; un type que sa blonde vient de quitter se soûle et roule la nuit en état d'ébriété;

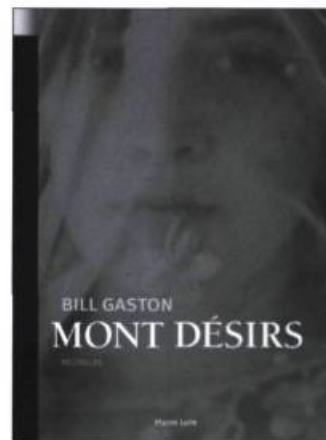


BILL GASTON

D'une voix rugueuse, sans trémolos ni roucoulements, Bill Gaston nous décrit un monde à la dérive. Il en est l'observateur impitoyable. On croirait voir un chirurgien, armé d'un scalpel, en train d'ouvrir ses patients sur la table d'opération, de chercher le bobo. Ou de se préparer à faire leur autopsie. Les personnages, ni sympathiques ni antipathiques, sont souvent assez minables, terriblement « humains » et vulnérables. Encore vivants certes, mais, entre les mains d'un tel praticien, leurs chances sont minces.

Rappelons que, avec ce recueil de nouvelles, Bill Gaston a été finaliste au prix Giller en 2002.

une femme téléphone en vain à son mari à l'autre bout du pays, puis cède sans passion à un homme qu'elle n'aime pas. C'est à peu près l'univers décrit dans les nouvelles de Bill Gaston, recueillies sous le titre de *Mont Désirs*. Assez proche de celui du *Cameraman*, roman du même auteur paru l'an dernier aux Éditions de la Pleine lune. Beaucoup d'alcool, d'errances et d'amours sans espoir. Uniformité dans la grisaille.



La lecture en cadeau™ – 9^e édition

**ACHETEZ UN PREMIER
LIVRE NEUF POUR
UN ENFANT PAUVRE**

Embrassez
notre cause

Faites un don!

**Fondation pour
l'alphabétisation**

www.fqa.qc.ca
1 800 361-9142